Caroline Meriaux

Subjectivité et expérience – Psychanalyse

Mensonge ou vérité ?

Mensonge ou vérité ?

Aborder la psychanalyse du mensonge et de l'imposture en passe nécessairement par l'appréhension du concept de vérité. En effet, nulle analyse du mensonge ne saurait être engagée sans partir de ce dont il se soutient c'est à dire la vérité. La vérité a été l'objet de nombre de pensées philosophiques et éthiques.

Le mensonge ne peut se concevoir à priori que dans une opposition d'avec la vérité ; la vérité qu'il s'agit de dissimuler. Le mensonge prend donc appui sur la vérité, comme Lacan le souligne : « *(…) La tromperie même exige d'abord l'appui de la vérité qu'il s'agit de dissimuler, et à mesure qu'elle se développe, elle suppose un véritable approfondissement de la vérité à quoi, si l'on peut dire, elle répond. En effet, à mesure que le mensonge s'organise, pousse ses tentacules, il lui faut le contrôle corrélatif de la vérité qu'il rencontre à tous les tournants du chemin et qu'il doit éviter (…) le mensonge, en ce sens, s'accomplit, en se développant la constitution de la vérité.* »[1]

Le mensonge est classiquement défini comme un propos sciemment contraire à la vérité mais cette intention implique toujours le champ subjectif. « On ne ment qu'à l'autre »[2] a dit Jacques Derrida. Le mensonge est donc l'indice d'un lien. Le sujet trompeur doit être capable de se représenter le monde mental de celui qu'il souhaite tromper. Il est une des caractéristiques, du reste, assez fascinante des imposteurs, leur capacité à se conformer au désir de l'autre, comme si quelque chose qui ne voilait pas ce désir. Les imposteurs (et menteurs pathologiques) sont donc en quelque sorte en prise directe avec l'inconscient de leurs interlocuteurs.

Le trompeur entretient toujours un rapport particulier avec ce qu'il énonce. Sa vérité en tant que sujet s'y trouve sans doute là.

1 Jacques Lacan, Séminaire I – Les écrits techniques de Freud (1953-1954), Paris, Seuil, 1975, p289
2 Jacques Derrida , *Histoire du mensonge. Prolégomènes*, Cahiers de l'Herne, 83; 1995. p. 495–520

Dans *La dialectique de la communication éthique et éthico-religieuse*, Kierkegaard dit que « *la vérité n'a pas d'objet* »[3]. Pour lui, la vérité est un rapport : la vérité tient à la manière de s'y rapporter c'est à dire à la position subjective qui est adoptée. Quand il s'agit de la vérité, la question n'est pas « qu'est ce que le sujet dit ? » mais comment il le dit, c'est à dire comment il se tient lui-même dans ce qu'il dit, quel rapport entretient-il avec ce qu'il dit ? Kierkegaard s'est posé la question de savoir ce qui fait « *la vérité de la vérité* » ou plus exactement ce qui fait la vérité du vrai. Il avance le paradoxe suivant : ce qui est vrai peut très bien ne pas être une vérité et peut être même être tout à fait un mensonge ; le sujet peut dire du faux avec du vrai, notamment quand son rapport à ce qui est vrai est une position de mensonge. C'est une question de rapport subjectif à ce qui est énoncé :

L'exemple peut être avancé d'une mère ayant une position maternelle qui traduit l'inverse de ce qu'elle pense, dit à son enfant ou fait pour lui : elle peut par exemple lui dire qu'elle l'aime et, dans le même temps, trahir un désir inconscient de mort à l'égard de l'enfant que pourtant elle aime.

Pour faire un pas de plus, il convient d'évoquer rapidement les deux types de théories de la vérité que Jacques-Alain Miller a exposé dans son essai *Le vrai, le faux et le reste*[4]. Ainsi, il oppose :

- **Les théories spéculaires** qui reposent sur une distinction entre *sujet* et *objet de la connaissance* et supposent une correspondance entre les faits sensibles et ce qui est pensé ou dit à leur égard. Ces théories entrent dans le champ de la perception et sous-entendent que vérité et réalité se confondent. Freud le disait : la conscience est une instance perceptuelle avec tous les risques que cela comporte de mauvaises interprétations des perceptions et d'illusions (par exemple : la perception visuelle laisse à penser que le soleil se lève et se couche, que c'est donc le soleil qui tourne autour de la Terre et non l'inverse).

3 Søren Kierkegaard, *La dialectique de la communication éthique et éthico-religieuse*, In Œuvres *Complètes*, t . 14, p. 381

4 Jacques-Alain Miller, *Le vrai, le faux et le reste*, In *La cause freudienne*, 1994

Lacan précise les variétés cliniques de ceux-ci: hallucinations, interprétations, illusions de la mémoire, troubles de la perception, postulats passionnels, et états oniroïdes. Pour la plupart ils apparaissent d'emblée chargés de "*signification personnelle*"[5]

- **Les théories systématiques** qui détachent la vérité du monde sensible en la faisant dépendre du système symbolique dans laquelle elle est pensée. Ces théories impliquent de fait un système d'opposition du langage : mensonge/vérité. De cette structure émerge le fait que la vérité n'existe pas sans le mensonge. En outre, la vérité ne peut être pensée sans le registre de l'Autre – lieu du langage et de la parole. Il s'impose donc que le sujet reçoit primordialement *le vrai* d'un Autre préalable (typiquement les parents) et qu'il constitue *la réalité* à partir de ce discours premier : « *Le dit premier décrète, légifère, aphorise, est oracle, il confère à l'autre réel son obscure autorité* »[6]. L'enfant va, de part la forte suggestibilité infantile, être grandement influencé par ces dires primordiaux. Nombre de sujets, du reste, arrivés à l'âge adulte, conservent cette grande suggestibilité.

Les menteurs pathologiques, les imposteurs, les mythomanes disent une vérité, la leur, en espérant que quelqu'un la leur interprète...

5 Jacques Lacan, « Exposé général de nos travaux scientifiques » (1933), in *De la psychose paranoïaque, œuvres complètes*, p400

6 Jacques Lacan, « *Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien* » (1960), In *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p807